

Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **33 (1965)**

Heft 3

PDF erstellt am: **08.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Passant un jour devant chez les Dupiton, je vis le jardinier arrêté sur le pas de la porte monumentale. Je connais l'homme depuis l'enfance. «Tes deux patrons ont l'air de bien s'entendre?», lui dis-je entre autres, sans penser à mal. — «Pour ça oui, qu'ils s'entendent bien, comme cul et chemise».

*

Je répète que mon histoire, sauf les lieux et les noms, et la qualité de mes héros, est strictement vraie. Bichon

CHRONIQUE DES LIVRES

J'ai proposé dans une précédente Chronique de parler du nouveau roman de Joseph Breitbach: «Rapport sur Bruno» ¹⁾ dès sa parution s'il offrait quelques motifs se rapportant au sujet de cette revue. Le fait est là et me voici contraint de m'exécuter; je dis contraint parce que je le fais sans plaisir. Voici mon opinion formulée d'un trait avant de détailler mes réactions: il est dommage que Monsieur Joseph Breitbach ait mis son grand talent au service d'une œuvre méchante et consciemment déprimante. Ce très bon roman est, en même temps, une mauvaise action. L'impression que l'on doit ressentir en tournant la dernière page est du dégoût devant tant de laideur, de désespoir si subtilement distillé, et de répugnance pour ce monde larvaire décrit d'une façon féroce et même sadique.

Je résume l'action, autant que possible car l'intention dépasse l'anecdote: dans un petit royaume (très facile à situer), le narrateur, Ministre de l'Intérieur, s'est chargé de l'éducation de son petit-fils Bruno. Il a cinquante-sept ans, Bruno en a seize. La fille du narrateur, une droguée, a abandonné son enfant; le gendre est un coureur de dot, maître-chanteur et indicateur à la solde du parti communiste. Pourtant, Bruno vit dans le culte de ce père éloigné, dressé contre son grand-père dont l'autorité distraite et la tendresse maladroite suscitent sa haine. Dans l'espoir de le gagner, on lui donne un jeune précepteur, Rysselgeert, qui ne le conquiert que trop bien: l'attachement de Bruno pour ce précepteur devient passion puis haine farouche, Rysselgeert consacrant ses week-ends à une vie privée qui est, le lecteur et Bruno le comprennent très vite, de nature homosexuelle. Le grand-père ne voit nul mal à cet attachement et espère même que Bruno en deviendra plus humain, mais son inconcevable faiblesse pour le garnement amène mille catastrophes prévisibles. Bruno vole d'abord pour envoyer de l'argent à son père en prison, fait de l'espionnage, trompe cyniquement un grand-père invraisemblablement gâteux à son égard (Gâteux, cet homme qui tient dans sa main la police, la justice et la famille royale? Tout grand homme a sa faiblesse c'est sûr, mais enfin... à ce point?). Bruno séduit l'ambassadeur de l'U.R.S.S. présenté comme un prétentieux imbécile, et finit par s'envoler pour rejoindre son père à Moscou sous l'invraisemblable prétexte que son grand-père lui a menti en prétendant ne pas avoir vu, au cours d'une partie de chasse, le sanglier qu'il laissait, par diplomatie, au

fusil de son invité. C'est un peu invraisemblable. Le bon vieillard se reprochera jusqu'à la fin de ses jours un si horrible mensonge alors qu'il venait de jurer une mutuelle confiance à son petit-fils, sans penser que ce dernier avait préparé sa fuite en Russie, le vol et la vente de documents d'Etat et maintes autres trahisons... Je vous le dis, Joseph Breitbach ne joue pas le jeu, il croit le lecteur aussi aveuglé d'amour pour son Bruno que le grand-père gâteux ou qu'il le paraît lui-même, alors que ce petit monstre mériterait une fessée... Le résultat de cette faiblesse (faiblesse dans la construction de l'intrigue) est que Bruno revient de Russie au bout de cinq ans pour s'associer à un journaliste véreux, devenir la vedette d'une certaine presse à scandale, renverser son grand-père du gouvernement, provoquer le suicide de son ancien précepteur Rysselgeert et de son ami dénoncés sous le prétexte qu'ils s'aimaient d'un amour fidèle; mieux encore, il réussit à faire échouer par ses chantages la campagne menée par le grand-père ministre pour abolir les peines moyenâgeuses édictées contre l'homosexualité et d'autres tabous sexuels. Tout cela parce que le pauvre Rysselgeert n'a pas couché avec la pâle petite putain qu'il a toujours été. Joseph Breitbach laisse entendre que son héros va rapidement devenir, par tous les moyens du chantage, le maître et le dictateur de son pays.

Si j'étais Belge, je me ferais naturaliser dans un autre pays, ou je deviendrais anarchiste! Je dis: «Si j'étais Belge...», car voilà où, je le crains, Joseph Breitbach a manqué de tact: le pays jamais nommé qu'il décrit cruellement ne peut être que la Belgique; le portrait féroce de la reine-mère, les anecdotes sur les dissentiments entre le précédent roi et son épouse, les scandales à la Cour et parmi les héritiers royaux, les politiciens et les gouvernants, le dixième de cela risquerait une accusation en diffamation. On peut en être choqué.

Ce que je reproche davantage à ce livre important, qui déborde de beaucoup les limites du roman pour devenir une chronique satirique du monde politique, c'est sa désespérance, l'horreur de ses conclusions, son terrible manque de lumière. Que ce soit le narrateur avec sa bonté maladroite et pitoyable, l'ignoble Bruno ou tous les comparses invariablement laids et déplaisants, il n'est aucun personnage sympathique en cette histoire... sauf les deux garçons homosexuels condamnés au suicide par la sottise du monde.

On doit déplorer la noirceur de ce livre parce qu'il est important, bien construit et encore mieux écrit. Après l'avoir fait publier en allemand, Joseph Breitbach, mécontent des traductions qui lui étaient proposées, l'a réécrit lui-même en français; il en est donc entièrement responsable. Dommage qu'il ait mis son talent, un des plus authentiques de la littérature contemporaine, au service d'une œuvre de destruction.

Allons plus loin encore dans le temps. En fait de lectures enrichissantes, je viens de retrouver le bon roman de Joseph Breitbach: «Rival et rivale» qui, quoique publié en Allemagne en 1932 et traduit en français en 1936²), quoique contant une action liée à l'occupation des troupes américaines en Allemagne en 1919, avant le traité de Versailles, me semble plus actuel et moins démodé que de nombreux livres parus l'an dernier. Juste au moment où Joseph Breitbach va nous donner un nouveau

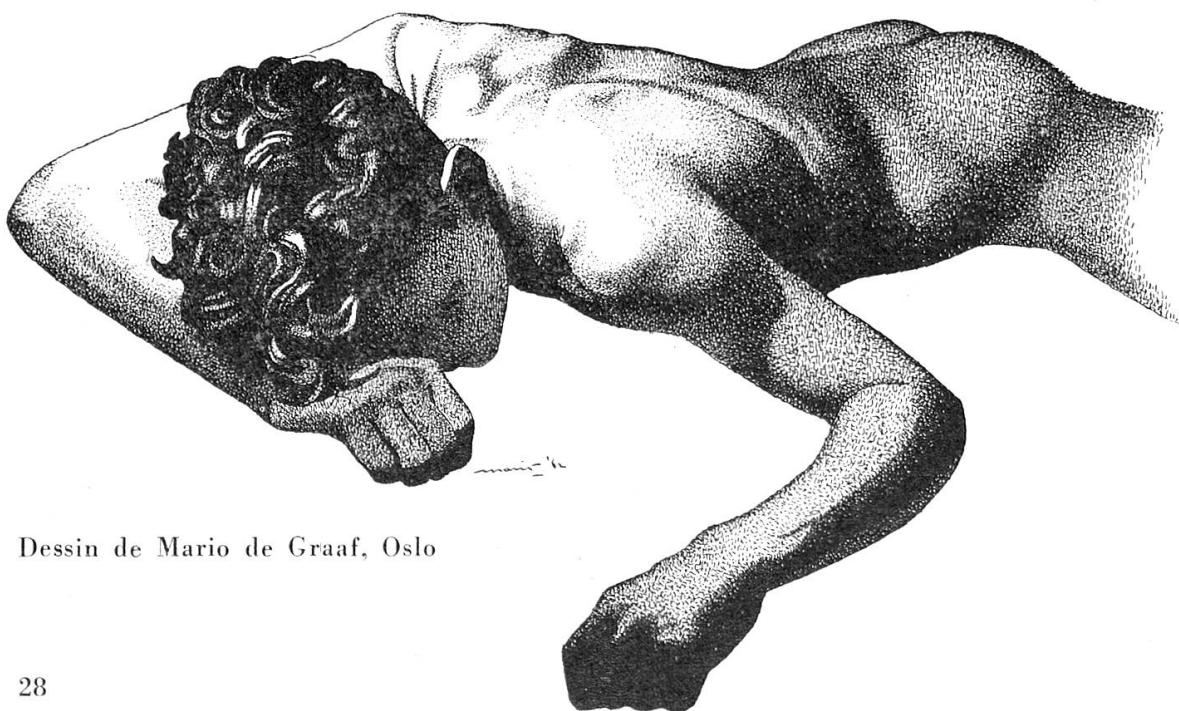
livre : «Portrait de Bruno», (dont je parlerai prochainement s'il touche au sujet de cette revue, et le contraire me surprendrait), il est bon de retrouver la première œuvre importante d'un auteur sagement parcimonieux mais peu connu, et je ne saurais trop vous conseiller cette lecture ou cette relecture.

C'est la chronique d'une petite ville allemande au lendemain de la première guerre mondiale. Et le portrait de la famille Dasseldorf n'est pas sans rappeler «Les Thibauds» de Roger Martin du Gard. Le récit est si vivant qu'on le situe difficilement voici plus de quarante-cinq ans, et les personnages si modernes qu'on les voit mal en costume d'époque. Quant aux caractères, ils sont de tous les temps, et l'amour qu'éprouvent l'altière Suzanne Dasseldorf et le tendre, un peu trop timoré, Henrich Schnath pour Peter Hecker est aussit troublant qu'actuel. Ce dernier personnage, Peter, le trop beau garçon, fils de domestiques, dénué de scrupules et de cœur, opportuniste, prêt à livrer son corps magnifique aux plus vulgaires soldats aussi bien qu'à la fille de ses maîtres ou à l'ami le plus fervent, pour quelques marks, il est à la fois odieux et pitoyable, fruste et excitant, il a un tel relief humain dans son inconscience, qu'il oblige à rêver encore sur sa personnalité après avoir refermé le livre. De plus, on trouve dans «Rival et rivale» certaines scènes qui sont parmi les plus audacieuses de toute la littérature homosexuelle; par exemple le récit détaillé de la nuit d'amour entre Peter et Schnath, qui est un modèle d'érotisme auquel la censure ne pourrait reprocher un mot. C'est allier une infinie délicatesse à un courage surprenant pour l'époque. On n'a jamais été aussi loin depuis sans tomber dans la pornographie.

Que l'on ne me reproche pas d'avoir été chercher si loin dans le passé des livres à vous conseiller. Je tâche de ne point me montrer trop difficile actuellement dans la lecture des œuvres récentes, mais ce n'est pas ma faute si messieurs les éditeurs ne semblent briguer aujourd'hui que les prix de vertu !

R.G.D. Février 1965

1) Editions Gallimard 2) N.R.F. 1936



Dessin de Mario de Graaf, Oslo